



COLLECTION

DAUTOGRAPHES

DE

VICTOR COUSIN

—  
IV  
—

PHILOSOPHES

1622 - 1806

BIBL. VICTOR COUSIN

Manuscrits

4

N° ancien

a autentil ce 10 prairial an 12.

BIBLIOTHÈQUE  
DE

j'ai reçu, Monsieur, votre aimable lettre du 10 et du 13. elle m'est bien  
précieuse, mais elle n'est arrivée sans un moment bien cruel pour moi.  
je venois de perdre une mère chérie puis de qui j'ai passé toute ma vie,  
et aujour d'hui de qui j'espérois bien la revoir; car sa santé avoit l'air de se  
raffermir à mesure que la mienne s'altéroit. c'est mon sort tout entier,  
et toute mon existence qui est changée de la manière la plus déplorable. j'  
n'étois déjà guère content de moi; et cell que je connoissois et bien plus.  
mais pour ne connoître que trop les passions du cœur. j'avois peur de vous  
parler de rien. quelques lettres que j'y trouve, elle est corvée. car il  
y a tant de manières d'être et moi de l'être. j'ai un malheur et toujours j'en  
rapelle d'autres et j'en fais. j'avois de vous. je suis loin de mon bon  
cabin qui est à la retraite de son univers dans une campagne à quinze  
lieues d'ici. j'ai pris de moi une forme malade. mais non guérissable  
heureusement. mais je suis très en peine de mon genre. venez m'en  
mon genre adroit de puis plus de quarante ans. si j'ai eu le malheur  
de le perdre, il ne me reste qu'à le laisser. c'est bien sûr que c'est mon tour,  
et je vous assure que <sup>si je n'en avois pas encore un autre</sup> j'y passerois bien volontiers. Depuis ce  
temps je ne suis absolument capable de rien. je voye tout au plus.  
cependant il faut de votre aux spéculations. c'est le seul moyen de voir.  
comme dit Cicéron, non sicut, vix enim studiis vita est tolerabilis.  
et plus elle s'est abstraites, plus elle nous tirent de la triste réalité.

parlons en donc. en vous en entretenant avec elle, obtient le double de  
l'absence de la vérité et de la vérité, les deux seuls biens de ce monde.  
cela seul peut vaincre mon esprit, et je vous en aurai la double obligation.  
je viens à vos excellentes et instructives discussions. Voltaire est en fait si  
universellement juste à bien raison de dire que quand deux hommes, sages  
et de bonne foi diffèrent longtemps sur un point, c'est une preuve  
certaine qu'il n'est pas de la, et qu'il y a là encore quelque chose à découvrir.  
mais il est également vrai aussi que quand ces deux hommes ont tous les



j'ai tout peut être, Monsieur. mais c'est bien là le point de la difficulté. Si ce sentiment de  
 personnalité est bien réel et positif, s'il n'est point une pure abstraction, il faut me le prouver,  
 me l'expliquer, me le montrer clairement par des exemples, dans quel cas il a lieu; car c'est  
 bien franchement que je ne puis le découvrir en moi et que je ne m'en fais aucune idée.  
 ce n'est point là ce dont j'ai voulu parler p. 128, en disant que. Sentir qu'une sensation est  
 agréable, c'est sentir un rapport entre elle et la vertu substantielle. je ne pouvois m'expliquer  
 autrement parce que tel est le genre de nos langues. Je personifie les abstractions pour en  
 parler. mais je ne voulois pas dire que l'on sente d'un côté la vertu substantielle et de l'autre  
 une sensation (je ne comprends pas que cela puisse être) je voulois dire que dans le mode  
 d'existence que l'on perçoit ou dans le souvenir qu'il lui a qui est un autre mode  
 d'existence ou d'être une circonstance, qu'il est de la nature de la sensation, à son gré, ou de la  
 nature d'un autre sentiment et d'une autre existence, et que c'est là ce que nous  
 appelons un jugement. enfin, je le répète, je ne puis trouver dans les faits la personnalité  
 distincte et séparée de ce qui l'affecte, pas plus que je ne puis y voir l'existence d'un autre  
 mode d'existence particulier, une telle sensation, un tel être... c'est là, Monsieur, ce  
 que je vous prie de m'expliquer, et ce que je vous prie de bien prouver. c'est fondamental. car s'il  
 faut admettre le sentiment général de personnalité, il faudra bientôt admettre aussi  
 avec certains philosophes le sentiment général de beauté, de bonté, de la vertu de Dieu. et  
 de tant d'autres dispositions, qui en sont, comme d'habitude, que des idées, de classes, et de maximes,  
 abstrayes de dire que nous portons les mêmes jugements de beaucoup d'autres différents  
 qui ont ce point de ressemblance <sup>tel</sup> ~~entre eux~~.

vous voyez, Monsieur, que dans la discussion de la motilité vous m'avez porté plus  
 d'aspic que je n'en ai eu et que je n'en ai. car je n'ai point eu cette difficulté de faire  
 naître cette personnalité, je n'ai pas eu une idée qu'elle existe, ni qu'elle existe. mais en  
 cela ai-je réellement tort? ou ne vous agacera-t-elle point vous-même par ces  
 d'analyse et de méditation? c'est là la question. je vous la souviens. mais je vous avoue que  
 jusqu'à plus ample informé, je m'en tiens à une d'opposition moins subtile. je vois  
 sensation et perception <sup>comme</sup> pour seule et même chose. je les vois, toutes, capable de faire  
 naître des jugements, des perceptions de circonstances, et je ne vois celle de mouvement  
 en possession exclusive de faire naître l'idée d'un corps intérieur, <sup>parce</sup> que celle est la seule  
 qui puisse servir immédiatement le desir de le procurer, quelle le soit souvent, et  
 que quand elle ne le soit pas, il est manifeste que c'est par une cause opposée à ce  
 que quand elle le soit par conséquent différents de lui. de Dieu...

je n'ai point qu'un mot, Monsieur, je crois qu'il me soit très difficilement impossible  
 de comprendre la différence la différence entre sentir une impression quelconque et  
 en avoir la conscience, la désirer comme vous dites, ou la procurer: et, vous convient  
 Monsieur, de cette distinction? vous fait-elle un sens bien utile? si cela est, vous avez de  
 idées que je ne serais point même par. avec donc la bonté de me faire concevoir ce que  
 lorsque vous m'expliquez ce que vous appelez je ne puis quasi  
 c'est ce que vous entendez par le sentiment.

les  
 sensations  
 de sentir  
 ou de  
 savoir, les  
 dépendent  
 de la  
 relation de  
 nos organes  
 sans comparaison  
 à d'autres

sentiments  
 d'analyser  
 moi. qui  
 est toujours  
 le même  
 tout que  
 d'analyser  
 affective  
 de l'un  
 en affective  
 pour  
 le compare  
 de tout  
 et pour  
 d'analyser

point à votre esprit le mot conscience. prenez y garde. en suite, j'écris, la que la  
force même de votre tête en vous abuse. ne seroit-elle point une réponse extraordinaire  
de méditation pour soutenir une partie prise d'avance? au moins est-il vrai que cela  
à l'ordinaire, du moins pour moi, de grands éclaircissements, et d'exemples pris dans les  
faits. ... Si cette distinction étoit fautive, il faudroit avoir le courage d'y renoncer, car  
elle vous meneroit terriblement loin; et j. vois actuellement qu'elle est la cause de  
l'incertitude de tout ce que j'ai pu bien saisir dans votre excellent mémoire. Sur  
les habitudes, et qui m'a paru obscur et <sup>quasi inplacitum</sup> ~~obscur~~ véritablement lumineux et  
profond, (qui est très convenable et dépendant de cette théorie).

je ne vous suivrai pas plus loin, Monsieur, dans la discussion dont vous honorez  
mes opinions, parce que ma tête n'est guère capable. et que tout-à-la-fois l'état le  
moins mauvais dont elle est susceptible, elle n'entendrait pas mieux les raisonnements  
subsequents qui portent tous sur ces distinctions dont je viens de vous parler et que j.  
vous avoue ne pas saisir. pour exemple j. ne <sup>peux</sup> pas la différence de nature que  
vous établissez entre les volontés réfléchies, et les déterminations instinctives. j. ne  
vois la que des nuances, du plus au moins, le même sentiment plus ou moins analysé  
dans les causes, et dans les effets, dans les objets, par des expériences, et des opérations  
intellectuelles, subsequentes. mais pour moi vouloir, c'est toujours vouloir. c'est la  
même conscience, le même sentiment, la même affection, la même perception, et  
elle est toujours telle que quand elle n'est pas satisfaite, ce n'est pas sa faute. je ne puis  
voir ny méditer plus loin que cela; et cela me suffit pour dire que tout mouvement  
qui suit le désir que j'ai, me mène à découvrir qu'il existe autre chose que ce  
désir, et que tout autre en n'y meneroit pas.

Voilà, Monsieur, les bornes de ma vue et de l'étendue de mon intelligence. tâchez de  
me mener plus loin. vous me rendrez un vrai service. personne ne fera de efforts  
plus sincères que moi pour vous servir. mais prenez bien garde de ne pas poursuivre  
une ombre; plus vous êtes fort, plus elle vous meneroit loin. et enfin si c'est un être  
bien réel que vous croyez et que j. ne vois point (ce qui est très possible) tâchez de  
me le rendre palpable. peut-être une tête neuve y auroit-elle plus de aptitude  
que la mienne. mais je vous avoue qu'elle ne sauroit y apporter une véritable  
volonté, plus franche, et j. puis dire plus exacte. j. suis absolument  
indifférent au résultat. mon seul <sup>désir</sup> est qu'il soit vrai. je ne puis vous  
l'approuver autant que j. le desir. Il en est de même de mon respect pour vos  
lucubrations et de mon attachement pour votre personne.

mon bon ami partagez tous ces sentiments; mais il n'est plus mon voisin  
dans ce moment. il est allé à quelques lieux, s'en va travailler à établir la doctrine  
sainte. et j. suis lié à moi-même. c'est bien peu de chose. les amis d'autrefois  
sont tout à vous, à jamais. Et dans ce moment trop d'indifférence pour moi, je ne me  
suis fixé qu'à un point, c'est d'établir de vivre à jamais. c'est la que je persévère  
tant que j. pourrai.